

STEFANO BENNI

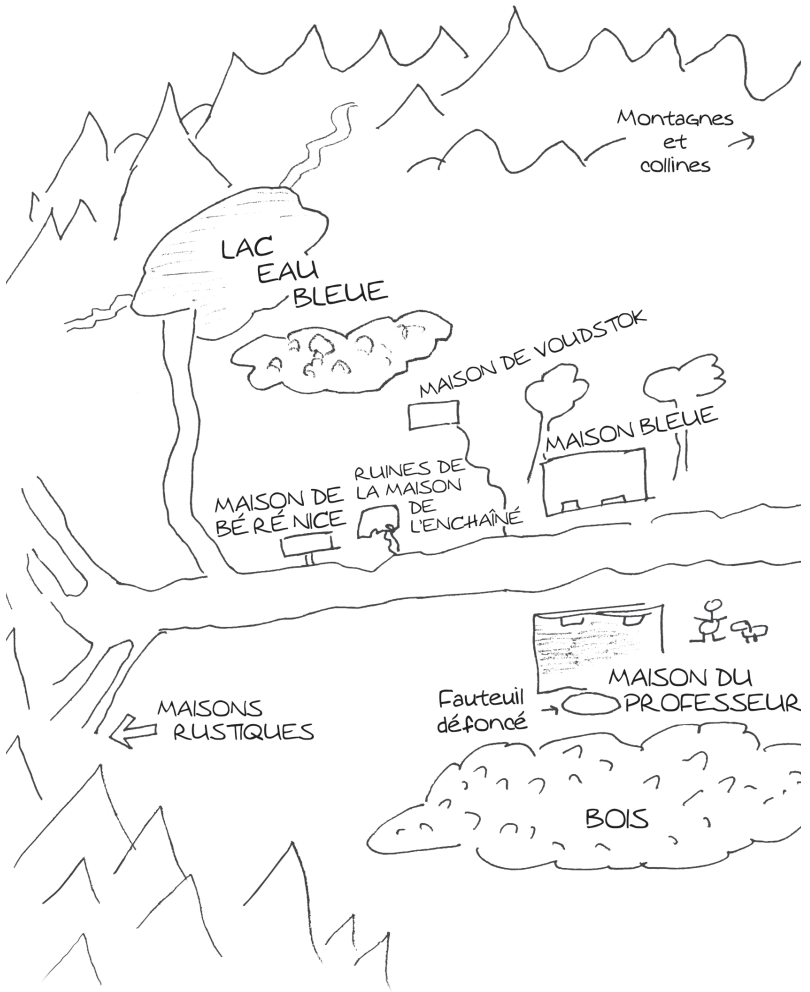
De toutes les richesses

roman traduit de l'italien
par Marguerite Pozzoli

ACTES SUD

*C'était moi l'ombre du jaseur tué
Par l'azur trompeur de la vitre ;
C'était moi la tache de duvet cendré – et je
Survivais, poursuivais mon vol, dans le
ciel réfléchi.*

VLADIMIR NABOKOV, *Feu pâle.*



Montagnes
et
collines →

LAC
EAU
BLEUE

MAISON DE VOUDSTOK

MAISON BLEUE

MAISON DE
BÉRE NICE

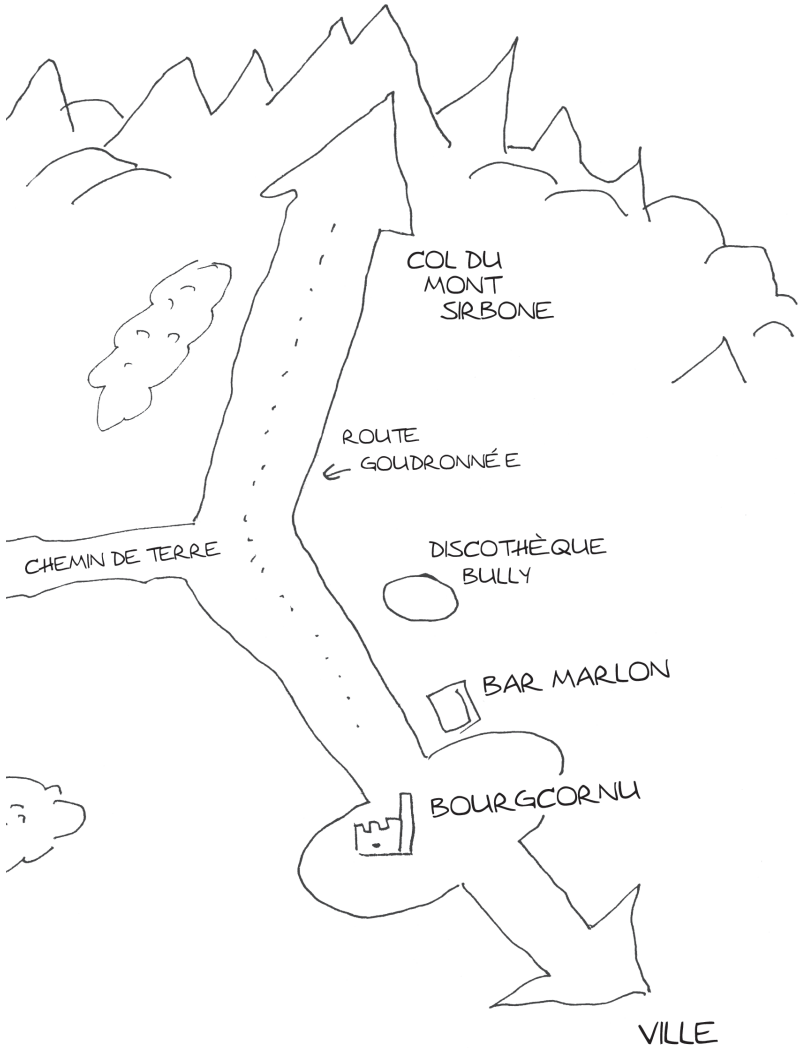
RUINES DE
LA MAISON
DE
L'ENCHAINÉ

MAISONS
RUSTIQUES

Fauteuil
défoncé →

MAISON DU
PROFESSEUR

BOIS



I

*Laisse-moi te parler avec une musique différente
De moi vivant parmi les choses vivantes
Laisse-moi devenir ton meilleur regard
Ton cœur et les mots que tu as choisis
Aujourd'hui le vent d'automne dépouille les arbres
Des brûlants souvenirs de l'été
Qu'il éparpille au sol, mais nous, nous savons
Que ce qui est raconté à jamais restera.*

*Vois comme tout change et se prépare
La mue de la couleuvre, l'éclair du renard
Le porc-épic qui, en traversant la route, gonfle
Sa noire armée de dards
Le rêche sanglier, le trot des chevaux
Et un faon inattendu qui te surprend.*

*La solitude est pour les vieux
Comme un vieil habit
Et dans leurs poches tintent
Les rêves qu'ils ne dépensent plus
Maudit l'amour*¹ / qui de ces lieux est banni*

1. Les mots ou expressions suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

*Écrivit un poète au mur de la cellule
Où il fut enfermé durant toute sa vie
Et son tourment devint mon argument¹.*

C'est moi l'auteur des vers que tu viens de découvrir, aimable lectrice, cher lecteur.

Il est donc normal que tu en saches un peu plus sur moi. Mon prénom est Martin. Comme *Martin Eden*, le roman avec lequel, des années durant, j'ai tanné mes étudiants à l'université. Ou comme le gaucho épique Martín Fierro. Ou comme Dean Martin, chanteur des années 1950 à la voix grave et enjôleuse, à l'instar de la mienne, que je modulais pour charmer mes étudiantes. Ou comme le martin-pêcheur qui, du haut du ciel, fond dans la rivière pour s'emparer d'une créature argentée.

J'ai presque soixante-dix ans, âge vénérable lorsqu'il n'est pas sordide, et je vis seul dans une maison au milieu des Apennins, solitaire mais point trop, près d'un village pourvu de divers bedinbreakfasts, et à quelques kilomètres d'une petite ville de vingt et un mille habitants dotée de trois immenses super-markets-outlet-gaspillodromes, capables de contenir toute la population. Mon habitation est une maison rustique recouverte d'une tapisserie de lierre et de glycine, au sommet d'une colline. Deux arbres lui servent de sentinelles : d'un côté, un noyer au tronc droit et majestueux, de l'autre, un figuier tordu et anarchique. Devant la maison, un patio panoramique où souvent je rumine, travaille ou m'assoupis sur un

1. Les poèmes de l'auteur dans leur version originale et les références des citations cités au fil du texte sont regroupés en fin d'ouvrage. Se reporter aux pages 255 et 275.

canapé en rotin. À l'arrière, une véranda, plus petite, donne sur le bois de chênes et d'érables, siège d'un orchestre philharmonique de bêtes à plumes.

Celui qui me tient lieu de compagnon et d'écuyer est Ombra, un gros chien noir, un croisement entre un terre-neuve et un train de marchandises lorsqu'il se jette sur vous pour vous faire fête. En réalité, il respecte tous les commandements du dodécalogue canin, excepté le onzième, qui dit :

Que ta joie soit proportionnelle à ton poids.

Imaginez-moi en plein air, en automne, le regard tourné vers les lointaines collines, devant un ordinateur qui étincelle parfois au soleil. Au-dessus du pré volent des couples de papillons blancs, préfigurant les neiges à venir. Je suis un professeur retraité, poète d'un seul livre, essayiste prolifique et pédant. Mon texte le plus lu concerne le poète maudit Domenico Rispoli, dit l'Enchaîné, mort dans un asile d'aliénés quand il avait la moitié de mon âge actuel. Ma maison ne comporte pas de grands miroirs, mais je me connais. Je suis grand, maigre, je boite à cause de douleurs sciatiques, j'ai des pommettes d'Indien, un nez d'aigle et les cheveux blancs, dont une touffe retombe souvent sur mon front, divisant en deux le paysage, et qu'une femme, que j'ai probablement aimée il y a des années, appelait "ton saule pleureur".

Dans les alentours et dans le bourg qui se trouve entre ma maison et la petite ville aux supermarchés, on me considère comme un bizarre et silencieux extraterrestre. Le village s'appelle Bourgcornu. Pour certains, ce nom provient des cornouillers qui abondent dans les bois. Pour d'autres, de ses

chèvres, très belles et irascibles. Mais j'ai également eu connaissance d'une version plus malveillante. C'est un village de chasseurs endurcis, et pendant les longues battues, les femmes tentent de se distraire en testant leurs matelas avec des bénévoles. Le bourg est quasiment refait à neuf : maisons en pierre surmontées de gigantesques antennes paraboliques, téléphones portables qui résonnent entre des brebis et des piscines pleines de taons noyés. Dernier sujet de fierté, comme le dit un panneau signalétique *ad hoc*, le village est jumelé avec Horby (Suède).

Les richesses architecturales du bourg sont au nombre de trois :

- une église avec fresques du xv^e siècle en restauration perpétuelle, dont la crypte renferme la mystérieuse cloche Catin ;
- la discothèque Bully, où se retrouvent les camés de diverses régions ;
- le bar Marlon, dont l'enseigne lumineuse, un néon bleu électrique en forme de motocyclette, est visible à des kilomètres à la ronde.

Dans ces lieux amènes, je vis seul, comme je vous l'ai dit. J'ai un fils prénommé Umberto, musicien à l'étranger, dont j'attends anxieusement les appels téléphoniques. La sonnerie de mon vétuste cellulaire, téléchargée par une de mes nièces, est *Dream a Little Dream of Me*, avec la voix d'Ella Fitzgerald et la trompette de Louis Armstrong. Je travaille sur un ordinateur dont l'écran est régulièrement sale et brumeux, ma machine à écrire est en réparation depuis un an. C'était comme demander à refaire la garde-robe d'une défunte : j'ai trouvé un paléo-artisan qui restaure ces fossiles mécaniques, mais je n'ai plus eu

de nouvelles de ma machine. Je me souviens avec nostalgie de son fracas créatif.

À présent, au contraire, mon clavier est moelleux et taciturne. J'ai cédé mon cœur aux rythmes de la communication moderne, mais je reste méfiant. Les écrans suscitent l'anxiété, depuis que la méchante reine demanda au Miroir le Top Ten des beautés du terroir.

Je ne fréquente aucune de ces énormes tablées cybernétiques où des millions d'individus communiquent avec d'autres millions. Parmi mes titres nobiliaires il y a bien peu d'@, l'ordre de l'Arobase sacrée. Je possède pourtant un UmbertoPhone offert par mon héritier ; je veux parler d'un de ces minuscules conteneurs de mondes grâce auquel je peux écouter de la musique dans un casque et être renversé sans préavis de klaxon quand je traverse la rue. Seules quelques personnes fréquentent ma maison, et vous ferez la connaissance de toutes.

Comment je vis ma solitude? Parfois avec une patience bienveillante, parfois avec douleur. Je me promène à pas lents, je cuisine mal, j'écris soigneusement, je dors peu, je pense beaucoup.

Je réfléchis souvent au fait que j'ai passé des années à papillonner (de manière roublarde ou cochonne, je vous laisse le choix de l'adjectif). Et pendant que je poursuivais de merveilleux spécimens féminins, je n'ai eu ni le temps ni l'envie de chercher une compagne durable, pas même la mère de mon fils. Traînez-moi en justice, je purgerai ma peine, ou plutôt je suis déjà en train de la purger.

Ma maison ne résonne que de mes propres pas, et je suis puni par Éros de mes désordres passés. Aujourd'hui, j'ai instauré avec les femmes une distance illusoire. En fait, dans mon sommeil, je rêve

parfois de baisers, et les braises des feux passés se rallument alors en moi. Mais désormais je me sens comme un vieillard inutilisable et imprésentable, à la démarche hésitante, toujours vêtu de la même façon, avec diverses traces de nourriture sur ses pantalons et des chaussures dignes de photos d'immigrants.

Je me rase par ennui et n'ai conservé, par pure vanité, que ma crinière blanche et flottante, et trois ou quatre chemises provençales achetées à Paris, rue de Seine, dont les cols racontent la vénusté. *C'est tout**.

Maudit l'amour / qui de ces lieux est banni
Écrivit un poète au mur de la cellule
Où il fut enfermé durant toute sa vie
Et son tourment devint mon argument.*

*Laisse-moi te conter la légende
De la jeune fille blonde, la plus belle, la plus aimée
Qui à d'injustes noces refusa de se plier
Un autre lit glacé fut par elle choisi
Dans le lac lentement et en pleurs descendit
Cheveux dénoués, les yeux
À jamais tournés vers le ciel
Là poussèrent des bleuets, le lac fut appelé Eau Bleue
Flâneur, en un temps qui rejette les flâneurs
Écoute-moi à la flamme d'un âtre imaginaire
On dit que son fantôme, toujours errant
Demande en silence pourquoi elle n'a pu choisir
Comment gaspiller son jeune sort
J'aime les spectres qui refusent de partir
Qui plus que nous détestent la mort.*

*J'entends sur le sentier un son inconnu
Une voiture noire dans l'or des arbres*

*Ils ne viennent pas pour moi. À présent
Quelqu'un verra ma solitude
Et la montrera du doigt.
Laisse-moi te conter
Comment entrèrent dans ma vie
Une femme mystérieuse et un homme blessé.*

Maudit l'amour est le début d'un poème de l'Enchaîné, l'un des plus douloureux et controversés, sur lequel, aujourd'hui encore, je m'interroge. Il est plus facile de vous expliquer quelle légende inspire les vers qui suivent. C'est un récit local dont les origines remontent, pour les uns, au Moyen Âge, pour les autres, à la fin du XIX^e siècle. J'en ai entendu plusieurs versions, la plus belle de la bouche d'un vieux menuisier qui fabriquait des coffres et des cercueils, et qui est mort l'an dernier, parmi ses bois odorants.

Jadis vivait dans une maison rustique, de l'autre côté de la vallée, une jeune fille blonde aux yeux bleus, chose rare dans une région où les femmes sont brunes et ont le regard soupçonneux, rarement adouci par les sentiments. Elle portait sa beauté sans la moindre vanité et, comme tous les jeunes, elle rêvait de quitter ces montagnes solitaires. Son père, un paysan, veillait sur elle comme sur un petit animal précieux, il lui demandait rarement de faire des travaux pénibles et se contentait de sa cuisine. Sa mère était morte depuis longtemps. Or il advint qu'un marchand de terrains, un homme torve et goitreux, un ivrogne que la Fortune injuste avait bouffi d'argent et de morgue, vit la jeune fille virevolter, très belle et épuisée, dans un bal de village, et il en tomba amoureux sur-le-champ. Sans même lui parler, il demanda sa main à son père. Le paysan